

Fabienne Guillen

## La présence du psychanalyste \*

« Transfert et désir », tel est le thème qui a été choisi délibérément, m'a dit Patricia Zarowsky, pour cette après-midi des cartels afin d'éviter de mettre en avant ce qui ne manque jamais de venir immédiatement à l'esprit à l'évocation de ce phénomène du transfert, l'amour. Je trouve ce choix vraiment pertinent, car, en me mettant au travail de rassembler toutes nos discussions de ce cartel que nous poursuivons depuis deux ans, il m'est apparu que le ressort qui sous-tend ce phénomène du transfert est bel et bien la question du désir. Notre travail a porté sur la lecture de deux séminaires de Lacan, celui qu'il a consacré au transfert (*Livre VIII*) et celui qui inaugure un tournant important de son enseignement après ce qu'il appelle son excommunication, *Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse (Livre XI)*. Quand Lacan tente d'appréhender le transfert comme un concept de la psychanalyse, non pas que le transfert ne se manifeste que dans le champ de sa praxis mais que la situation de la cure en offre un modèle expérimental, il en dégage ce qu'il appelle « son nœud gordien » dans « la présence du psychanalyste ».

Cette expression, vous allez le voir, est loin d'être simple et condense plusieurs niveaux de lecture. Il est frappant, à la lecture du *Séminaire XI*, que non seulement Lacan choisit de circonscrire comme les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse, l'inconscient, la répétition, le transfert et la pulsion, mais qu'il les articule entre eux de telle façon qu'on ne peut en isoler un sans en passer par les trois autres. Cela va me donner la trame de mon intervention d'aujourd'hui en nouant le transfert à l'inconscient, à la répétition et à la pulsion par un terme commun qui est justement « la présence du psychanalyste ». La thèse forte que Lacan soutient sans

\* Après-midi des cartels, Paris, 29 mars 2008.

varier, c'est que la présence du psychanalyste se manifeste dans « son désir ». Je vous cite Lacan lui-même : « [...] le désir est l'axe, le pivot, le manche, le marteau, grâce à quoi s'applique l'élément-force, l'inertie, qu'il y a derrière ce qui se formule d'abord, dans le discours du patient, en demande, à savoir, le transfert <sup>1</sup> ».

Cette présence de l'analyste sous-tendue par son désir se manifeste aux deux niveaux de l'intention et de l'extension, dans la cure bien évidemment, mais aussi dans l'élaboration de la théorie psychanalytique. En effet, Lacan va jusqu'à nous dire que, dans la contribution que chaque analyste a apportée au ressort du transfert, quelque chose de son désir est parfaitement lisible dans ce qu'il attend que son patient fasse de lui <sup>2</sup>. Il me semble que ce n'est sans doute pas un hasard si c'est l'année où Lacan est exclu par ses pairs et reste seul face à la cause analytique, qu'il décide de continuer son séminaire en élaborant cette fonction-clé qui préside au maniement du transfert dans la cure sous le nom du « désir du psychanalyste ».

« La présence de l'analyste est elle-même une manifestation de l'inconscient <sup>3</sup> »

Cette proposition de Lacan dans le *Séminaire XI* me paraît essentielle à l'articulation entre le transfert et l'inconscient. Le transfert ne se réduit pas à n'être que le produit de la situation analytique mais exige pour se manifester des conditions déjà présentes de tout temps dans ce qu'on peut appeler la condition humaine, c'est-à-dire la condition de l'être parlant. Bien avant que son séminaire ne produise le transfert que nous savons, qui nous réunit encore aujourd'hui, Lacan fait valoir le transfert sans précédent qu'a suscité pendant des siècles ce philosophe absolument atypique qu'a été Socrate. Vous savez sans doute que Lacan, au moment d'introduire dans son enseignement la question cruciale du transfert entre 1960 et 1961, ne consacre rien de moins que les six premières leçons de son séminaire à une lecture inédite du *Banquet* de Platon destinée à élucider ce qu'il en est de l'amour. Je vous rappelle que, dans ce banquet, un certain

1. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 213.

2. *Ibid.*, p. 145.

3. *Ibid.*, p. 115.

nombre de philosophes éminents se sont déjà levés pour faire un discours destiné à exprimer leur théorie respective de l'amour, quand se produit un coup de théâtre, une rupture aussi radicale qu'inattendue initiée par Alcibiade, qui a été, de notoriété publique, le premier amour de Socrate. Grâce à son entrée fracassante qui bouleverse les règles du banquet, ce qui va se passer en acte entre Alcibiade et Socrate va permettre à Lacan de dégager la structure fondamentale du transfert.

Alors, quelles sont ces conditions déjà présentes dont parle Lacan, nécessaires à la possibilité du phénomène transférentiel ? Ce n'est autre chez l'homme que sa condition d'être parlant. Du fait qu'il parle, le sujet se présente essentiellement comme divisé entre sujet de l'énoncé et sujet de l'énonciation. Cette schize du sujet, bien que présente de tout temps, nous a été révélée par Freud sous le nom d'inconscient, car il a été le premier à formuler cette hypothèse, dont nous avons du mal à réaliser aujourd'hui la force subversive. Il s'agit de cet acte sans précédent accompli par Freud de formuler l'hypothèse d'un sujet à ces manifestations si énigmatiques dans la vie de l'homme que sont les rêves, les actes manqués, les lapsus, les symptômes, bref de poser l'hypothèse d'un sujet de l'inconscient. Et cet inconscient est si singulier, si propre à la découverte freudienne que sa subsistance, nous dit Lacan, ne peut se concevoir en dehors de la présence effective des psychanalystes.

Le psychanalyste est donc inclus dans le concept de l'inconscient. Psychanalyste, inconscient, transfert sont en somme inséparables. Comment ? Dans le sens où, puisque la certitude de l'analyste concernant l'inconscient ne peut être extraite du concept d'inconscient, le sujet va chercher sa certitude dans celui qu'il va invoquer comme lieu de la parole et de la vérité, soit l'Autre avec un grand A. Ainsi le transfert opère-t-il une passation du sujet à l'Autre.

Le graphe du désir <sup>4</sup> nous permet d'appréhender que l'inconscient comme discours de l'Autre est antécédent au sujet, que celui-ci se divise entre l'étage de l'énoncé et l'étage de l'énonciation, enfin que toute demande dudit sujet laisse courir sous elle un résidu insaisissable, toujours et à jamais insatisfait qui s'appelle le désir. Au tout

4. J. Lacan, « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien » (1960), dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 817.

début, si la mère peut transformer le cri de son enfant en appel, l'introduisant par là à la dimension de l'invocation, c'est parce qu'elle anticipe, chez lui, un sujet de l'énonciation à tout futur énoncé. Elle suppose ainsi un sujet au cri de son enfant. Le sujet forcément inconscient puisque seulement effet du signifiant n'est en aucun cas préalable, mais est rétroactif et ne peut par conséquent qu'être anticipé. Le tu, signifiant primordial de l'appel à l'Autre, est antérieur au je.

À partir de là, tout énoncé du sujet contient en lui-même une demande implicite qui va faire le lit du transfert. En effet, à partir du séminaire *D'un Autre à l'autre*, en 1968<sup>5</sup>, Lacan remplace l'étage de l'énonciation par l'étage de la demande pour faire valoir la racine même de toute demande. Cet étage de la demande permet au sujet de se déprendre de l'effet de suggestion massif de tout énoncé en interrogeant l'intention qui s'y tient en réserve. « Tu me dis ça », mais « je me demande ce que tu veux » (interrogation du désir de l'Autre), « je te dis ça », mais « je te demande ce que je veux » (interrogation de mon désir en tant qu'Autre), finalement je demande « qui est je ? », et même plus fondamentalement « qu'est je ? » Ne reconnaissez-vous pas là le condensé de toute parole analysante et le résumé de toute demande transférentielle ? Ces considérations nous rendent tangible cette condition préalable au transfert que Lacan exprime ainsi : « Je dis quelque part que l'inconscient, c'est le discours de l'Autre<sup>6</sup>. » Ainsi le transfert nécessite-t-il une personne à qui le sujet s'adresse afin d'invoquer la dimension de la vérité de sa parole, car il sent bien confusément que, plus encore que la vérité de son énoncé, c'est la cause de ce qu'il énonce qui lui échappe, c'est-à-dire sa propre énonciation.

### Le transfert au présent<sup>7</sup>

Dès qu'il aborde le vif de ce qu'il en est du transfert dans le séminaire qu'il lui a consacré, Lacan insiste sur le fait que ce phénomène n'est pas une simple répétition du passé mais la présence en acte de la réalité sexuelle de l'inconscient qui se manifeste comme un désir tout à fait actuel. Même si l'automatisme de répétition est à l'œuvre dans le transfert en ce que l'analysant projette sur l'analyste

5. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre*, Paris, Seuil, 2006, p. 87-88.

6. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux...*, *op. cit.*, p. 119.

7. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VIII, Le Transfert*, Paris, Seuil, 1991, p. 199-213.

les figures du passé, là n'est pas son ressort essentiel. Son ressort essentiel est un enjeu présent que Freud avait déjà lui-même reconnu en qualifiant le transfert de véritable amour, d'amour authentique. Le transfert est l'actualisation du fantasme de l'analysant qui va enrouler tout son discours autour de la personne de l'analyste qui vient en incarner sa cause. Cette rectification de la notion de transfert permet à Lacan de critiquer la pratique en vogue chez les analystes postfreudiens de l'analyse du transfert qui consiste à le considérer seulement comme l'ombre d'un amour passé, d'un amour infantile, un faux amour en quelque sorte.

Non, quand l'incendie se déclare sur la scène analytique, selon la métaphore de Freud, il s'agit d'un fait présent, que Lacan reprend sous l'égide de cette même métaphore ignée qu'il appelle « le miracle de l'amour ». Le désirant qui tend sa main vers l'objet de son désir présentifié par une bûche peut avoir la surprise de voir venir à sa rencontre au moment où elle s'enflamme une autre main. L'amour est la métaphore du désir, nous dit Lacan. Elle se produit par la substitution au niveau de la bûche du désiré qui devient tout à coup désirant. Cette métaphore *érasès/érômenos* engendre la signification de l'amour<sup>8</sup>. Dans la situation analytique, l'analysant se trouve en position d'être le lieu de cette métaphore<sup>9</sup> puisque c'est en position d'*érôménos*, objet des soins et de l'intérêt de l'analyste, qu'il y entre. Seulement, du fait même qu'il vient en analyse parce qu'il ne sait pas ce qu'il désire, et encore moins ce qui le fait désirer, il vient interroger l'analyste sur ce point en tant qu'il le suppose avoir un savoir sur ce qu'il en est du désir.

Si Lacan est allé chercher la figure de ce philosophe sans précédent qu'était Socrate, c'est bien parce que sa seule prétention au savoir était de dire qu'il était ignorant en tout sauf en ce qui concernait les choses de l'amour, à savoir le désir. Nous voyons bien la subversion qu'a opérée sa pratique de la maïeutique dans le monde de la philosophie en allant chercher le savoir chez l'esclave censé être le plus ignorant au départ. En supposant le savoir à l'esclave comme étant un savoir potentiel, Socrate nous dévoile le ressort du transfert comme sujet supposé savoir. Ce sujet supposé savoir, contrairement à ce qu'on pense communément, est instauré non par l'analysant

8. *Ibid.*, p. 67.

9. *Ibid.*, p. 230.

mais par le désir du psychanalyste qui se manifeste dans sa présence en acte. En répondant à la demande analysante, qui est toujours en son fond demande d'amour, par son désir, l'analyste, tout comme Socrate, renvoie le sujet qui s'adresse à lui à son propre désir. Le transfert se produit grâce à l'affirmation du lien du désir de l'analyste au désir du patient <sup>10</sup>. Rappelons que ce phénomène ne peut se concevoir qu'à partir de la loi du symbolique en tant que la fonction du désir est résidu dernier de l'effet du signifiant dans le sujet <sup>11</sup>.

Cette articulation permet à Lacan de faire une critique raisonnée de la notion de contre-transfert, qui était devenue la boussole de la direction de la cure chez les analystes postfreudiens, pour lui opposer la notion du « désir du psychanalyste ». Non pas que le contre-transfert n'existe pas, mais le désir de l'analyste doit être plus fort que les désirs passionnels entraînés par la présence du patient. Il doit y avoir, dans le petit autre de l'analyste, quelque chose qui soit capable de jouer le mort. C'est l'abnégation nécessaire à la position de l'analyste dans la partie de bridge analytique. Pour ce faire, il y faut la mutation de son désir qui est attendue de sa propre cure et que Lacan conceptualisera en 1967 comme le virage de la passe apte à produire ce désir inédit. Désir inédit en ce qu'il est, selon l'expression de Lacan, un désir impur. Le désirant pur, c'est Alcibiade qui s'avance sur la scène du *Banquet* avec une rare impudeur, exhibant à tous, sans être retenu par la moindre angoisse de castration, son manque et ce qu'il est allé vainement chercher dans la personne de Socrate. Dans son dépit amoureux, Alcibiade fait à Socrate une véritable scène féminine <sup>12</sup>. La réponse que Socrate fait à cet incroyable aveu public d'Alcibiade se présente comme une interprétation qui comprend deux volets et peut nous permettre de mieux saisir ce qu'a non seulement d'inédit mais d'énigmatique le désir de l'analyste.

En premier lieu, parce qu'il sait de quoi il retourne dans cette affaire de l'amour, Socrate refuse d'entrer dans son jeu et sa face de tromperie en dévoilant à Alcibiade sa méprise : « Là où tu vois [en moi] quelque chose, je ne suis rien <sup>13</sup>. » Bien que vraie, cette interprétation marque la dérobade de Socrate à vouloir incarner pour

10. J. Lacan., *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux...*, op. cit., p. 229.

11. *Ibid.*, p. 141.

12. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VIII, Le Transfert*, op. cit., p. 188.

13. *Ibid.*, p. 185.

Alcibiade l'objet du transfert. Nous allons voir bientôt quel est cet objet. Ce faisant, il refuse parce qu'il sait ce vide au cœur du savoir qui préside à l'instauration de l'amour, il refuse « ce désir fou » qui préside à l'acte psychanalytique et que Lacan voulait percer à jour par son dispositif de la passe : pourquoi un sujet qui vient de faire l'expérience de « la méprise du sujet supposé savoir » accepte-t-il de se prêter à rejouer la partie du transfert avec ses analysants en devenant analyste ?

En second lieu, Socrate fait à Alcibiade une deuxième interprétation sur la visée tout à fait actuelle de cette longue déclaration publique censée faire son éloge en lui désignant dans la personne d'Agathon le véritable objet de son désir, comme si toutes les circonvolutions du discours d'Alcibiade n'étaient destinées qu'à s'enrouler autour de lui. Il lui dit : « Comme si ton discours n'avait eu que ce but, lequel ? D'énoncer que je suis obligé de t'aimer, toi et personne d'autre, et que, de son côté, Agathon l'est de se laisser aimer par toi, et pas par un seul autre <sup>14</sup>. »

Lacan relève cette interprétation de Socrate tout d'abord pour nous faire saisir l'enjeu tout à fait présent qui anime le transfert, ensuite pour nous en révéler la structure non pas duelle mais tierce (S barré, A, a) due à sa racine symbolique, qui explique ce phénomène que les analystes ignorent encore, nous dit-il, que les effets du transfert se produisent à l'extérieur. Mais, ce qu'Alcibiade cherche dans Agathon, « n'en doutez pas, c'est ce même point suprême où le sujet s'abolit dans le fantasme, ses agalmata <sup>15</sup> ».

Cela nous permet d'aborder la dernière articulation qui va nous retenir, l'articulation entre le transfert et la pulsion, en nous penchant sur ce qu'Alcibiade décrit au cœur de son éloge de Socrate, le véritable objet du transfert.

### L'objet agalmatique

Comparant Socrate au satyre Marsyas qui avait encouru la jalousie et le châtiment d'Apollon pour le charme qu'exerçait sa musique sur tous ses auditeurs, Alcibiade révèle aux convives du Banquet que Socrate se présente pour lui comme un silène contenant

14. *Ibid.*, p. 189.

15. *Ibid.*, p. 190.

des agalmata. Je vous rappelle qu'un silène était une boîte qui contenait les statues des dieux, ces fameux agalmata. Le charme qu'exercent sur ses auditeurs les paroles de Socrate en fait pour lui cette enveloppe qui contient cet objet brillant destiné à attirer le désir des dieux. Ainsi, ces deux comparaisons que choisit Alcibiade pour décrire Socrate permettent à Lacan de produire l'objet du transfert comme la collusion du sujet supposé savoir avec ce singulier objet du désir qui n'est autre que l'objet partiel de la pulsion. Mystérieux, innommable, sans équivalence, cet objet agalmatique se rapproche de la fonction magique des ex-voto, ou, mieux, de la fonction du fétiche.

Lacan nous précise qu'il a rencontré ce terme d'agalma alors qu'il était en train de repérer la fonction centrale du phallus dans l'expérience analytique. Je vous fais remarquer au passage que c'est dans ce séminaire *Le Transfert* que Lacan corrèle la fonction du phallus symbolique avec cette expression forte qu'il nomme « la présence réelle <sup>16</sup> ». Je vous indique aussi qu'entre ce *Séminaire VIII* et le séminaire *Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, s'intercale le séminaire *L'Angoisse* où Lacan introduit non plus seulement la dimension imaginaire et symbolique de l'objet petit *a*, mais bel et bien sa dimension réelle, ce qui lui permet de faire cette distinction tout à fait éclairante dans la clinique entre l'objet du désir et l'objet cause du désir.

Cet exercice en acte de la pulsion dans le transfert éclaire le fait que, s'il est la mise en acte de la réalité sexuelle de l'inconscient, son apparition coïncide néanmoins avec la fermeture de ce même inconscient, ce qui explique sa face de résistance. « À persuader l'autre qu'il a ce qui peut nous compléter, nous nous assurons de pouvoir continuer à méconnaître précisément ce qui nous manque <sup>17</sup> », nous dit Lacan.

Je vous fais remarquer au passage que le transfert, à cause de cela, est non pas désir de savoir mais amour du savoir, placé dans l'Autre bien entendu, ce qui fait pour l'analysant la consistance de l'analyste. C'est pourquoi je vous ai bien précisé que le désir de savoir est non pas du côté de l'analysant mais du côté de l'analyste comme étant le fruit de sa propre cure qui lui permet son acte, celui

16. *Ibid.*, p. 293-307.

17. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux...*, *op. cit.*, p. 121.

de l'instauration du sujet supposé savoir chez celui qui vient s'adresser à lui. Car de désir de savoir spontané, si j'ose dire, il n'y a pas, plutôt une horreur de savoir, nous martèle Lacan. D'ailleurs, Freud lui-même n'a jamais parlé de désir de savoir mais de *Wissentrieb*, pulsion de savoir, qu'il rapproche de la pulsion de voir dans son essai sur Léonard de Vinci, jouissance à voir « les choses sexuelles » et non pas besoin de recherche gratuit de causalité<sup>18</sup>. C'est pourquoi, à mon sens, la réaction thérapeutique négative n'est pas forcément sustentue par un transfert négatif mais aussi bien par un transfert positif, amour du savoir qui cohabite parfaitement avec une horreur de savoir et un désir décidé chez l'analysant de maintenir l'être de l'analyste dans sa consistance.

Nous arrivons ainsi au terme de ce petit programme que je m'étais assigné pour cette après-midi des cartels de mettre à l'épreuve cette notion que « la présence du psychanalyste » est le dénominateur commun qui articule le concept du transfert aux trois autres concepts fondamentaux que sont l'inconscient, la répétition et la pulsion, à condition que cette présence soit la mise en acte de son désir, pas n'importe lequel, celui que Lacan appelle « le désir du psychanalyste ». Un dernier mot : que Freud ait déjà affirmé que rien ne pouvait être brûlé *in absentia*, *in effigie* nous indique assez que la raison du transfert ne gîte pas seulement dans le symbolique et que la psychanalyse ne prend effet que d'une prise en compte du réel, soit de la rencontre toujours manquée.

18. S. Freud, *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci (1910)*, Paris, Gallimard, 1991, coll. « Folio bilingue », p. 95-101.